

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

Revue du mois

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1904, tome 6, p. 181-184

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

REVUE DU MOIS

Les Russes se battent courageusement, dit-on, mais il n'en est pas moins vrai qu'ils n'ont pas encore pris le dessus et que les « Prussiens » d'Extrême-Orient leur donnent du fil à retordre. Et avec cela le temps passe ; nous voici arrivés à l'époque où, selon les prévisions des hommes du métier, la mobilisation devait être achevée. Chez les Japonais tout semble avoir été préparé d'avance, ils n'avancent qu'à petites journées, mais ils avancent, tandis que leurs adversaires ont déjà perdu pas mal de terrain. Ce ne sera pas cette année que nous apprendrons la fin de ces malheureuses hostilités, et jusqu'à ce que nous arrivions au résultat final il y aura encore des centaines et des milliers de victimes. Le sort des batailles modernes ne se décide donc pas aussi vite qu'on le prétendait, malgré tous les perfectionnements apportés aux armements. La Russie comme le Japon sont inépuisables à former de nouvelles troupes, et ces peuples qui veulent vaincre à tout prix se rient de la mort en pensant à la gloire qu'ils veulent amasser pour leurs pays. C'est bien ! c'est noble ! Mais combien c'est triste. L'amour de la patrie n'a jamais coûté aussi cher et si loin que nous soyons du théâtre

de la guerre on ne peut penser qu'en frémissant aux monceaux de cadavres qui servent de piedestal aux soldats du czar et du mikado. Décidément, nous ne sommes plus pour les guerres et nous commençons par en avoir assez. Mais la politique s'en fiche comme elle se fiche de tout le reste.

Quant à nos chers voisins, M. Combes continue à leur en faire voir de toutes couleurs. Le grand honnête homme, comme il a été appelé du haut de la tribune française, ne se repose jamais, et, s'il a fait semblant de reculer devant la protestation pontificale, en n'accordant à sa majorité, qui voulait la rupture immédiate du Concordat, que le rappel de l'ambassadeur auprès du Vatican, on peut être sûr qu'il ne recule que pour mieux sauter, si toutefois on lui en laisse le temps. Un nationaliste lui a lancé le million des Chartreux dans les jambes. L'affaire de ce million — ou plutôt de ces millions — avait été étouffée pendant quelque temps, pourquoi, on ne le sait pas, mais M. Combes et son fils Edgar étaient surveillés de près, et au moment où on n'y pensait plus, un nationaliste, comme nous venons de le dire, a tenu à rafraîchir la mémoire paternelle du président du Conseil. Oui ou non, a-t-on voulu pousser les Chartreux à demander leur autorisation moyennant une forte somme ? Il semble, en effet, qu'il en a été question. Mais qui est-ce qui a fait cette demande aux révérends Pères ? Est-ce Edgar lui-même ou est-ce un de ses acolytes ? Telle est la question qui se pose brutalement devant la commission qui a été chargée de faire une enquête. Au moment où nous écrivons on ne peut encore se prononcer : la lumière n'est pas encore faite, mais elle se fera et si elle ne se fait pas entière, éclatante, c'est que la dynastie Combes, Edgar & C^{ie} préférera l'ombre et même la pénombre à la vérité toute nue. Autrefois, au temps héroïque d'Emile Zola, la vérité était toujours en marche ; il faut croire que la fatigue s'est emparée de la bonne Dame, car depuis quelque temps déjà, elle ne fait presque plus parler d'elle.

Si la Vérité se cache devant M. Combes, il n'en est pas de même de cette reine du XX^e siècle qui se nomme l'automobile et que l'empereur Guillaume II a voulu couronner de sa dextre auguste. C'était il y a quinze jours : des concurrents et des machines, appartenant à de grandes nations européennes et même à de petites nations qui veulent imiter les grandes, ont couru la coupe Gordon-Bennett, sur territoire allemand. La France est sortie première avec le fameux chauffeur Téry, sur une machine française, avec une avance de dix ou onze minutes. L'empereur, présent à l'arrivée du vainqueur, lui a serré la main : applaudissements, cris répétés de Vive la France ! Vive l'Empereur ! Echange de télégrammes entre Loubet et Guillaume : Vous êtes un grand homme, Sire ! Vous êtes un brave, Emile ! Champagne ! Ovations... une véritable

apothéose pour l'industrie française ! Et l'année prochaine ce sera en France que se passera le great attraction. Et l'empereur n'a pas dit non, quand le président de l'Automobile-Club de Paris l'a invité à venir voir ça... pourvu qu'il se contente d'y venir en chauffeur ! Depuis le temps qu'on cherche à rapprocher le Kaiser du président, on n'avait pas encore songé à ce moyen : mais patience et benzine arrivent à bout de tout et il ne doit pas être plus difficile à une machine qui fait du 120 à l'heure d'enlever un empereur à son trône, qu'une fille à son père : ceci s'est vu, cela se verra. En attendant, hurrah pour la France ! hurrah pour Téry ! et hurrah pour l'empereur !

Hurrah aussi pour le prophète ! Il est venu en Suisse, à Zurich, à Lausanne, à Genève : mais il n'a pas voulu aller à Sion, de peur, sans doute, d'y être exorcisé, et peut-être aussi parce qu'il ne voulait pas laisser confondre la « Sion » qu'il a fondée dans quelque coin des Etats-Unis avec la nôtre, la vieille capitale du Valais. Il a eu un succès à l'américaine : on a fait beaucoup de bruit autour de son nom, car chez nous, comme là-bas, on aime le nouveau et l'extraordinaire. Il n'a pas converti grand monde le prophète Elie ! A vrai dire, il ne possède pas le don des langues et on a beau avoir de bons interprètes, on ne se fie qu'à moitié à ces phonographes vivants. A Genève on s'est permis de lui rire au nez et il l'a gardé sur le cœur. Quand on connaît les Genevois, cela n'étonne pourtant pas : ils ont beau flirter avec tous les cosmopolites qui vont les voir, ils sont demeurés Français, et comme Français, voisins de Ferney, ils ont gardé quelque chose du sourire du patriarche, de ce M. Arouet dit Voltaire, qui riait absolument de tout, le malheureux ! Lausanne a été plus respectueux pour Dowie (c'est le vrai nom du prophète Elie) : mais, qu'il ne recommence pas ! Du reste, Lausanne, qu'une femme de lettres appelait un jour l'Athènes de la Suisse, respecte toutes les opinions. Elle vient d'entendre le député socialiste, Vandervelde, un nom en Belgique ! Cet apôtre de la société de l'avenir a fait, dans notre capitale vaudoise, une série de conférences aux idées très avancées : mais, d'après les journaux qui ont parlé de lui, il ne s'est pas laissé aller à ces vulgaires et grossières injures qui forment le fond des discours de certains apôtres : il a exposé sa doctrine, combattu ses adversaires, le cléricalisme surtout, mais il n'a pas blasphémé et n'a pas trempé dans l'ordure.

M. Vandervelde a eu un succès tout différent de celui du prophète Dowie ; mais tout en ne partageant pas sa manière de voir, tout en combattant ce qu'il y a de subversif dans ses théories, il est un de ces adversaires avec lesquels on peut discuter. Disons même, à cette occasion, que nous avons tout à perdre à répondre avec aigreur, avec mépris à ces hommes d'autres partis qui souvent ne s'obstinent dans leurs erreurs

que parce qu'ils ne trouvent pas chez certains disciples du Christ la courtoisie et l'élémentaire charité à laquelle ils ont autant de droit que n'importe qui. Et de plus, on a toujours tort de s'emballer sous prétexte de défendre la vérité. Il y a des indignations et des protestations qui manquent le but qu'elles poursuivent. Il existe, à Paris, toute une organisation d'oeuvres sociales qui s'appelle « Le Sillon », qui a pour devise cette seule parole d'un ancien : « Allons au vrai de toute notre âme ». C'est une œuvre active et militante au suprême degré : mais elle semble avoir à cœur d'aller aux adversaires comme à des frères égarés et c'est ce qui fait sa force et son succès. N'oublions pas que nous n'avons pas le monopole de la bonne volonté. Autant il faut éviter les platitudes et les courbettes hypocrites devant ceux qui ne pensent pas comme nous, autant, nous semble-t-il, faut-il veiller à la manière dont nous défendons les intérêts les plus sacrés. Il y a mieux à faire, au temps présent, que de fulminer des anathèmes contre ceux qu'on appelle trop facilement des mécréants. L'art d'être indulgent s'apprend en vieillissant; mais, dans certaines situations, il faudrait être indulgent et bon avant l'arrivée des cheveux blancs.

L. W.